

Comptes rendus / Book Reviews

AMALOU, Thierry et Boris Noguès (dir.) – *Les universités dans la ville, XVI^e-XVIII^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, 252 p.

L'analyse de l'université à l'échelle urbaine, de son insertion, de son inscription, de son empreinte dans la ville suscite depuis quelques années, chez les médiévistes comme chez les modernistes, de nombreuses réflexions qui renouvèlent et dynamisent le champ de l'histoire des universités. Cet ouvrage collectif, issu d'une journée d'étude organisée par le Centre de Recherche d'histoire Moderne et le Service d'histoire de l'éducation tenue à Paris en mars 2011, rassemble sept contributions, toutes d'une très grande qualité, produites par des spécialistes de renom. L'approche n'est ni comparative, ni nationale ou internationale, mais délibérément locale pour aborder les relations plurielles et complexes de l'université et sa ville.

Dans la première partie intitulée « Réseaux urbains et universitaires entre concurrences et divergences », Willem Frijhoff analyse l'implantation, dans les Provinces-Unies, d'un dense réseau d'institutions d'enseignement supérieur qui a pour particularité d'être diversifié et concurrentiel en juxtaposant des institutions universitaires (5 universités créées entre 1575 et 1648 parmi lesquelles Leyde exerce une prépondérance) et des « écoles illustres », comme celle d'Amsterdam, fondée en 1632, lesquelles ne sont pas autorisées à conférer les grades mais sont mieux adaptées aux besoins locaux. W. Frijhoff fait valoir que le contexte de la professionnalisation de la société et de la construction de l'État n'explique qu'en partie la mise en place du réseau et que le « facteur urbain » y joue plutôt un rôle prépondérant. L'article de Boris Noguès scrute la carte du réseau universitaire français et montre que sa stabilité à la période moderne n'est qu'apparente. Des aménagements surviennent alors que de nouvelles universités sont créées, alors que d'autres sont transférées ou qu'une université ferme (Cahors en 1751). Ces redistributions de la géographie universitaire favorisent les villes parlementaires aux dépens des villes de commerce : le pouvoir royal considérant l'association parlement-université naturelle, alors qu'elle est perçue comme antagoniste dans le cas du commerce. Mais « gagner » une université représente pour ces villes moyennes davantage un gain symbolique qu'économique ou démographique. B. Noguès montre en effet que « l'université-ressource » gage d'une certaine prospérité urbaine au XVI^e siècle se transforme au XVIII^e siècle en « université-attribut », c'est-à-dire en ornement de prestige.

La deuxième partie – « Place et fonctions de l'université dans la ville » – s'applique à mesurer l'insertion de l'université dans la ville. Celle-ci est très faible dans le cas de l'université d'Orléans analysé par Gaël Rideau qui montre que l'institution ne contribue pas, aux XVII^e et XVIII^e siècles, à la construction d'un espace public et politique dans la ville. La mémoire de la gloire passée de cette

célèbre université de droit est ravivée lors des processions et par la défense de ses privilèges, mais l'institution devient au XVII^e siècle une « curiosité locale » et se situe en marge du développement de la sphère urbaine laïque. À l'opposé, l'article de Jean-Luc Le Cam analyse la prépondérance de l'université dans la définition même des fonctions de la petite ville d'Helmstedt, située dans le duché de Brunswick-Wolfenbüttel, laquelle constitue le « type idéal de la ville marquée par la prégnance et l'hypertrophie relative de la fonction universitaire » (p. 103). L'université luthérienne d'Helmstedt qui doit sa fondation en 1574 au pouvoir princier et au contexte confessionnel, est analysée par Le Cam dans ses rapports de force avec la ville sur les plans démographique, économique et social. L'article montre que la ville, en situation de faiblesse démographiquement et politiquement, se voit imposer la domination de l'université tout en profitant économiquement de la situation. L'insertion de l'université dans la ville signifie également la place occupée par les universitaires dans l'espace urbain. En plus de l'imposant bâtiment (*Juleum Novum*) qui accueille l'université, les grandes maisons des professeurs, arrondissant leurs revenus en offrant le gîte et le couvert aux étudiants, sont dispersées dans la ville inscrivant matériellement sa domination sur le territoire urbain. Stéphane Van Damme dresse le bilan d'une riche historiographie qui montre, depuis les années 1980, le rôle moteur de l'université et de la ville d'Édimbourg dans l'avènement des Lumières écossaises. Ces divers travaux abordent le rayonnement de l'université et sa force d'attraction des étudiants britanniques, le dynamisme de la culture professorale, la multiplication des équipements universitaires au sein de la ville, l'importance du milieu de l'édition et la multiplication des institutions de sociabilité. Ce bilan montre qu'à la fin du XVIII^e siècle, la vie intellectuelle d'Édimbourg passe de l'université à la ville, transformant ainsi la ville universitaire en capitale culturelle.

Dans la dernière partie intitulée « L'université et la construction d'un espace public », Thierry Amalou montre que les disputes scholastiques des bacheliers en théologie contribuent à la construction d'un espace public parisien dans la seconde moitié du XVI^e siècle, non seulement en attirant les élites parisiennes qui partagent la même culture latine, mais également par l'affichage des placards et par la publication des thèses sous forme manuscrite ou imprimée, dont certaines très critiques à l'égard de l'État royal, défendant la suprématie du pouvoir pontifical sur l'autorité temporelle du roi ainsi que le régicide. L'article analyse les interventions répétées du Parlement et du pouvoir royal qui tentent de bâillonner les universitaires et de contrôler cet espace de communication. Enfin, Bruno Belhoste analyse les cours publics destinés à des adultes et échappant aux grades et aux épreuves scolaires. L'offre de ces cours est en pleine expansion à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : Belhoste estime qu'en 1780, plus de 120 cours étaient offerts, organisés soit par des institutions comme le Collège Royal, le Jardin du Roi, le Musée de Monsieur, le Musée de Paris, etc., soit par des particuliers. Ces cours publics de médecine, physique, mathématiques, chimie, astronomie, géographie, histoire naturelle, langues, architecture, etc., ont attiré, estime Belhoste, entre 5 000 et 6 000 Parisiens et ils ont imposé leur forme pédagogique (enseignement à de grands groupes en amphithéâtre, publication

des notes de cours), aux nouveaux établissements d'enseignement tels l'École Normale de l'an III, l'École centrale des travaux publics, Muséum, Collège de France, etc.

L'ouvrage se termine par une conclusion de Boris Noguès et une postface de Dominique Julia qui en plus de faire ressortir les apports des contributions et de souligner leurs liens transversaux, proposent de nouvelles pistes de recherche. Cet ouvrage remarquable rend compte des recherches innovantes dans le champ de l'histoire des universités à la période moderne et représentera une référence obligée pour qui veut aborder l'université et la ville.

Lyse Roy

Université du Québec à Montréal

AMRITH, Sunil – *Crossing the Bay of Bengal: the Furies of Nature and the Fortunes of Migrants*. Cambridge MA: Harvard University Press, 2013. Pp. 353.

Sunil Amrith announces the central argument of this compellingly crafted work in its first sentence. The Bay of Bengal, he says, “was once a region at the heart of global history” (1). Suffused with nostalgia for what once was, *Crossing the Bay of Bengal* tells us the story of the growth, both cultural and economic, of this “densely woven together” region during the centuries of European imperial dominance, followed during the 1940s and 1950s by a collapse of “astonishing rapidity” (3). In the end the Bay fragmented into two distinct global regions—labeled South Asia and Southeast Asia—governed by a patchwork of jurisdictions with little in common among them.

Much of this story is of course well-known, and, from the era of the trading companies through to the crisis of the Second World War, it has been the subject of much research over many decades. At one level, Amrith’s account effectively brings together this existing scholarship. At another, he pulls the reader into a richly textured narrative, based on extensive original research that gives the story a fresh, even exciting, telling. At its heart are the two themes identified in the subtitle: the challenges of nature, and the experiences of overseas migrants. The work is fundamentally chronological in its organization.

The Bay of Bengal is of course the eastern half of the much larger Indian Ocean, and it cannot be consistently kept separate from its western half, linking India with Africa and the Middle East. As Amrith makes clear in his opening chapter on “the life of the Bay of Bengal”, the monsoons, arising in the western ocean, shape the life of the entire oceanic basin. Migrant flows too went west, to Mauritius and beyond, as well as to Burma and Malaya. Kerala and Gujarat looked westward much as maritime Bengal and the Coromandel coast looked eastward. Linking the two oceanic halves is the island of Ceylon (Sri Lanka), where one can stand, as I did recently, on the ramparts of the Portuguese fort at Galle, and look both east and west across the sea. Still, the Bay of Bengal possesses